

JUSQU'ICI,
TOUT VA BIEN

GARY D. SCHMIDT

JUSQU'ICI, TOUT VA BIEN

Roman traduit de l'anglais (États-Unis)
par Caroline Guillemint



VOIR DE PRÈS

Les numéros de planche indiqués en début de chapitre renvoient au livre *Les Oiseaux d'Amérique* de John James Audubon

Les dessins originaux de John James Audubon sont consultables à ces adresses :
www.audubon.org/birds-of-america
www.mcq.org/audubon/catalogue/

© 2011, Gary D. Schmidt
Published by special arrangement with Clarion Books, a Houghton Mifflin Harcourt Publishing Company imprint
Titre de l'édition originale : « OK For Now »
(Boston, USA)
Loi n° 49.956 du 16 juillet 1949 sur les publications destinées à la jeunesse : octobre 2017

© 2017, l'école des loisirs, pour l'édition française
© 2018, Voir de près pour la présente édition
Tous droits de traduction, d'adaptation et de reproduction réservés pour tous pays.

ISBN 978-2-37828-130-4

VOIR DE PRÈS
www.voir-de-pres.fr

*Ma chère Anne, toutes ces pages
te sont destinées,
hormis quelques-unes.
Elles sont pour Mark Hutchins,
de New Portland Hill, dans le Maine.
Tu sauras lesquelles sont à lui.
Mais tout le reste est pour toi
parce que je t'aime.*



1

La sterne arctique

Planche CCL

Un jour, Joe Pepitone m'a donné sa casquette de base-ball des Yankees de New York.

Véridique.

Il me l'a donnée. À moi, Doug Swieteck. À moi.

Joe Pepitone et Horace Clarke ont fait toute la route de Long Island pour venir au collège Camillo, et j'ai lancé des balles avec eux. Moi, Danny Hupfer et Holling Hoodhood, que des types bien. On a tous lancé des balles avec Joe Pepitone et Horace Clarke, et on a également manié la batte. Pendant qu'on frappait la balle,

ils nous criaient : *He's a batta, he's a batta-batta-batta, he's a batta* *... Voilà ce qu'ils scandaient.

Après ça, Horace Clarke a donné sa casquette à Danny, Joe Pepitone a donné son blouson à Holling (probablement parce qu'il avait pitié de lui à cause de son nom débile), puis Joe Pepitone m'a passé sa casquette. Il a allongé la main, l'a ôtée de sa tête et me l'a passée. Juste comme ça. Elle était signée à l'intérieur, tout le monde pouvait donc savoir que c'était vraiment la sienne. La casquette de Joe Pepitone.

C'était la seule chose que j'aie jamais eue qui n'ait pas appartenu à un autre Swieteck avant moi.

Je l'ai cachée pendant quatre mois et demi. Puis mon stupide frère en a entendu parler. Il est arrivé un soir où je dormais, il m'a tordu le bras dans le dos tellement fort que je ne pouvais même pas crier et il m'a laissé le choix entre

* *Hey batta, batta... ou Hey batter, batter...* est un cri lancé traditionnellement par les supporters lors d'un match de base-ball afin de déstabiliser le frappeur de l'équipe adverse.

avoir un bras cassé ou lui donner la casquette de base-ball de Joe Pepitone. Je me suis décidé pour le bras cassé. Alors il a collé son genou au milieu de ma colonne vertébrale et il m'a demandé si je voulais avoir un dos cassé, en plus du bras cassé, et je lui ai donc dit que la casquette de Joe Pepitone était à la cave, derrière la chaudière à mazout.

Elle n'y était pas, mais il est quand même descendu. C'est vraiment un crétin.

J'ai enfilé un tee-shirt et un short, et mis la casquette de Joe Pepitone – qui n'avait pas bougé de sous mon oreiller, quel débile ! – et je suis sorti. Sauf qu'il m'a rattrapé. M'a traîné derrière le garage. M'a pris la casquette de base-ball de Joe Pepitone. M'a bourré de coups là où les bleus ne se verraient pas.

Une stratégie que mon... qui ne vous regarde pas.

Je crois qu'il a gardé la casquette pendant dix heures – juste assez longtemps pour que je le voie à l'école avec. Puis il l'a échangée avec Link Vitelli contre des cigarettes, et Link Vitelli l'a gardée une journée – juste assez longtemps

pour que je le voie à l'école avec. Puis Link l'a échangée avec Glenn Dillard contre un peigne. Un peigne ! Et Glenn Dillard l'a gardée une journée – juste assez longtemps pour que je le voie à l'école avec. Puis Glenn l'a égarée pendant qu'il conduisait sans permis la Mustang de son frère, avec la capote abaissée, quel débile ! Elle s'est envolée quelque part sur Jerusalem Avenue. Je l'ai cherchée pendant une semaine.

Je suppose qu'elle est maintenant dans un caniveau, toute trempée de pluie ou d'autre chose. Probablement que chaque personne qui passe devant regarde par terre et se dit que c'est un truc pourri.

Ils ont raison. C'est tout ce que c'est. Maintenant.

Mais durant un temps c'était la seule chose que j'aie jamais eue qui n'ait pas appartenu à un autre Swieteck avant moi.

Je sais. Pour n'importe qui, cela ne voudrait rien dire.

J'ai essayé d'en parler à mon père. Mais c'était un mauvais jour. La plupart des jours sont des mauvais jours. La plupart des jours,

il rentre à la maison le visage rougi, les yeux à moitié fermés et muré dans ce silence de mort qui vous fait comprendre qu'il aurait beaucoup à dire si seulement il ouvrait les vannes, et il ne vaut mieux pas qu'il ouvre les vannes, car alors il serait impossible de savoir quand il s'arrêterait et, même s'il ouvrait les vannes, il vaudrait mieux que ça ne soit pas à cause du charmant M. Culross de la foutue société Culross Bois parce qu'il mettrait son poing dans les foutus éclairages du charmant M. Culross et il se ficherait de perdre son boulot puisque de toute façon c'est un boulot minable.

C'était mon père qui n'ouvrait pas les vannes.

Mais j'avais un plan.

Tout ce que je devais faire était de convaincre mon père de me conduire au Yankee Stadium. Voilà. Si je pouvais juste voir Joe Pepitone encore une fois. Si je pouvais juste lui dire ce qui était arrivé à ma casquette de base-ball. Il me regarderait, rirait et m'ébourifferait les cheveux, puis il ôterait sa casquette et la poserait sur ma tête. « Tiens, Doug », dirait Joe Pepitone. Comme ça. « Tiens, Doug. Ça te va beaucoup mieux qu'à

moi. » Voilà ce que dirait Joe Pepitone. Parce que c'est ce genre de type.

C'était le plan. Et tout ce que je devais faire était de convaincre mon père de m'écouter.

Mais j'ai choisi un mauvais jour. Parce qu'il n'y a pas de bons jours.

— T'es dingue ? a dit mon père. T'es complètement dingue ? Je travaille quarante-cinq heures par semaine pour te nourrir, et tu veux que je t'emmène au Yankee Stadium parce que t'as perdu une casquette de base-ball pourrie ?

— C'est pas juste une casquette pou...

C'est tout ce que j'ai pu sortir. Mon père a la main rapide. C'est ce genre de type.

Qui sait ce que mon père a pu sortir le jour où il a finalement ouvert les vannes en balançant ce qu'il voulait dire au charmant M. Culross et qu'il n'a même pas essayé de s'en empêcher. Mais quoi qu'il ait pu dire, il est rentré à la maison avec un charmant coquart, car le charmant M. Culross s'est révélé avoir la main encore plus rapide que mon père.

Et le charmant M. Culross avait un autre avantage : il pouvait virer mon père s'il le voulait.

Mon père est donc rentré à la maison avec sa gamelle à la main, un pansement sur la figure et le dernier chèque qu'il verrait jamais de la société Culross Bois, et il a regardé ma mère.

— Ne t'avise pas d'ouvrir la bouche.

Et il m'a regardé.

— Toujours à gamberger pour une casquette de base-ball pourrie ?

Puis il est monté à l'étage et a commencé à passer des coups de fil.

Maman nous a gardés à la cuisine.

Il est revenu au moment où on était en train de finir de dîner. Ma mère a bondi de sa chaise et a apporté l'assiette qu'elle tenait au chaud dans le four. Elle l'a posée devant lui.

— C'est pas tout sec, hein ? a-t-il dit.

— Je ne pense pas, a fait maman.

— Tu ne penses pas.

Alors il a retiré la feuille d'aluminium, a soupiré et a tendu la main pour attraper le ketchup. Il en a recouvert complètement son pain de viande. D'une couche épaisse.

A pris une bouchée rouge.

— On déménage, a-t-il dit.

A mâchonné.

— *On déménage ?* a dit ma mère.

— À Marysville. Dans l'Upstate*.

Une nouvelle bouchée rouge. Mâchonnement.

— Il y a du boulot à l'usine de papier Ballard, et Ernie Eco dit qu'il peut me faire entrer.

— Ernie Eco, a dit lentement ma mère.

— T'avise pas de démarrer sur le sujet, a dit mon père.

— Ça va donc recommencer.

— J'ai dit...

— Les bars, à traîner toutes les nuits dehors, à rentrer quand tu...

Mon père s'est levé.

— Lequel de tes fils ça sera cette fois-ci ? a dit ma mère.

Mon père m'a regardé.

J'ai baissé les yeux et me suis attaqué à ce qu'il me restait de pain de viande.

Il nous a fallu trois jours pour faire les cartons. Ma mère n'a pas dit grand-chose pendant tout

* La partie nord de l'État de New York.

ce temps. Le matin du premier jour, elle a juste posé deux questions.

— Comment on va prévenir Lucas de l'endroit où on va ?

Lucas est mon frère aîné, qui a arrêté de me tabasser il y a un an et demi lorsque l'armée des États-Unis l'a appelé sous les drapeaux pour tabasser les Vietcongs à la place. Il est quelque part dans un delta, mais nous n'en savons pas plus que ça, car il n'est pas autorisé à nous dire où, mais il ne nous écrit pas beaucoup de toute façon. Ça me va.

Mon père a levé le nez de ses deux œufs au plat.

— Comment on va prévenir Lucas de l'endroit où on va ? Grâce au service postal des États-Unis, a-t-il répondu avec ce genre de voix qui vous donne l'impression d'être le plus gros abruti du monde. Et je t'avais pas dit des œufs tournés ?

Il a repoussé l'assiette, a attrapé sa tasse de café et a regardé par la fenêtre.

— Ce foutu trou ne va pas me manquer.

— Tu comptes louer un camion ? a alors demandé ma mère avec beaucoup de calme.